

Éditorial

La douceur comme menace des pouvoirs

Quelle drôle d'idée que d'essayer de penser la douceur dans le travail social ? Peut-être est-ce l'arrivée de la période de Noël, un peu de douceur comme un cadeau ? Voire l'arrivée de notre nouvelle publication comme un doux présent ? Si l'on reste un peu sérieux, pourquoi poser la question de la douceur ?

Une bonne pensée critique se dirait immédiatement qu'on en parle justement parce qu'elle n'est pas bien fréquente dans nos univers professionnels où la détresse est notre « fonds de commerce ». Et il n'y a rien de bien tendre et doux dans la détresse ! Je n'irai pas jusqu'à imaginer que la détresse peut être réconfortante s'il s'agit de la détresse des autres. Le « bon samaritain » peut trouver une certaine joie à « aider » les plus démunis. Et en cette période de Noël, un peu de charité est toujours louable.

Mais ce n'est pas de cette douceur dont il est question dans ce numéro. C'est plutôt une douceur comme un engagement, une lutte, une résistance, un combat. C'est que ce n'est pas facile d'être et de maintenir la douceur comme une nécessité, voire comme une prérogative, une obligation ! La presse et les médias ne nous vendent pas la douceur, sauf comme une promesse qui n'est jamais là, mais toujours à venir, à acquérir. Nos actualités nous assaillent plutôt de catastrophes, accidents, problèmes, difficultés, rien de vraiment tendre ; alors que la publicité qui les finance nous promet la douceur dans telle voiture, tel vêtement, avec tel bijou ou tel parfum. Ce qui arrive serait donc dur, renvoyant la douceur à une promesse, à un avenir à acquérir.

Lorsque l'actualité est dure, elle enferme chacun d'entre nous dans la crainte qui, elle-même, se déplace rapidement en la crainte de l'autre, de mon voisin, mon conjoint, de mon collègue. Ce qui est difficile divise à la condition que nos craintes soient celles de perdre quelque chose. Quand plus rien n'est à perdre, la crainte s'estompe et l'autre n'est pas celui qui met en péril, mais au contraire celui qui est là. Juste là, présent, un peu

comme moi au fond, il sourit, parle, pleure, marche, etc. Vivant comme moi, le même que moi quelque part. Il peut se développer une forme de complicité entre lui et moi ; une forme de douceur en somme. Cette douceur qui fait que nous pouvons rire ensemble, malgré les malheurs, parce que ces malheurs prennent déjà tant de place dans la vie qu'on ne va pas leur en donner davantage en les mettant entre nous. Chacun sait et décide de mettre au-devant le sourire, la joie, la tendresse et non pas tous les malheurs qui nous frappent.

Il ne s'agit pas de dire qu'il y a toujours plus malheureux, mais de savoir combien le malheur traverse toutes les vies et, plutôt que le cultiver en lui donnant la *Une* des magazines, il faut l'assécher et nourrir la douceur. C'est cette tendresse que l'on trouve dans *La Cité de la joie* (Joffé, Roland, film, TriStar Pictures, USA, 1992) par exemple, où des enfants, dans la faim, la crasse, le dénuement, trouvent la force de jouer et de rire. Ne doutons pas que la douceur est un instrument probablement plus puissant que la rancœur, l'amertume, la jalousie. Si elle se manifeste trop peu dans nos existences, c'est à coup sûr parce qu'elle est foncièrement émancipatrice et que toute forme de pouvoir la craint et préfère la division et la peur, à la joie et la douceur ! La douceur peut être moquée, peut apparaître parfois un peu *Bisounours*, « bien gentil » comme on dit parfois avec une forme de condescendance. Bien sûr que la douceur peut apparaître quelque peu mièvre. Et alors ? L'expression de la colère, de la haine, des aigreurs est-elle toujours vive et vigoureuse ?

La douceur commence sans doute par accepter les imperfections sans renoncer à la puissance de la rencontre qu'elle permet. Produire de la douceur, c'est produire un peu de liberté... et non pas des libérations ou du libéralisme. Peut-on imaginer que ce numéro soit un doux exemple de douceur ?

Guy-Noël Pasquet

Un remerciement à Sophie Ansart, membre du Comité de rédaction durant de nombreuses années pour l'IRTS du Nord Pas-de-Calais, pour sa participation au numéro 59 de notre revue « Belles de jour ». Nous lui souhaitons le meilleur dans ses nouvelles fonctions et dans la suite de ses engagements.